

L'argent : notre ami ?

QU'EN DIT-ON ?

“

L'argent pourrit tout. On vivrait mieux si l'argent n'existait pas.”

“

L'argent ne fait pas le bonheur.”

“

L'argent : ennemi numéro 1.”

Je suis une représentation universelle, je suis par moi-même et moi-même absolu, je suis...



L'ÉDITO

Toute une partie de la tradition chrétienne dénonce le rôle excessif de l'argent dans nos sociétés. Et pourtant l'argent est un outil difficilement contournable. Comment l'argent a-t-il pu acquérir une telle place ? Et comment le remettre à sa juste place ? Seule une analyse solidement fondée du juste rôle de l'argent peut servir de référence.

LE CONSEIL SCIENTIFIQUE

L'argent, maître ou serviteur ?

LE RÔLE ET LE SENS DE L'ARGENT

Une économie d'initiative individuelle et d'échanges suppose en général un instrument commun de mesure de ces échanges, permettant de dépasser le stade malcommode du troc : l'argent. Il a une triple fonction : c'est à la fois un instrument d'échange, de mesure, et enfin de conservation de la valeur économique dans le temps.

Ce qui caractérise dès lors l'argent est le fait qu'il puisse être échangé contre tout ce qui peut être proposé économiquement. Et donc sa neutralité : c'est un équivalent général. C'est ce que décrit Georg Simmel dans un ouvrage devenu classique : la force de l'argent est sa capacité à être une représentation universelle, formellement neutre, de toute valeur économique. Détaché de toute relation naturelle aux objets, libre de toute autre médiation, l'argent se présente comme un simple moyen, en soi utile. Il ne prédétermine pas son utilisation ultérieure contrairement à tout autre actif (financier, immobilier, artistique, etc.). Dès lors d'après Simmel, l'argent est un instrument de libération ; notamment il peut être le moyen de cette liberté qu'on appelle négative, celle qui résulte de l'absence de détermination.

Mais on peut estimer en sens contraire qu'il peut être alors facteur de déshumanisation et d'asservissement, puisque précisément en lui-même il ne rend pas compte des relations présentes ou possibles entre personnes dans la société, et qu'il ne traite que de la valeur économique. On peut citer son usage dans la prostitution, exemple majeur d'avilissement de la personne réduite au rôle de simple objet. Il l'est plus encore lorsqu'il est absolutisé au nom justement de cette forme d'universalité. Simmel relève même que « l'argent, moyen absolu... a des rapports significatifs, psychologiquement, avec l'idée de Dieu ». Mais c'en est en quelque sorte comme un pôle inversé, puisque c'est par son indétermination qu'il usurpe alors la place centrale.

LES EVANGILES ET L'ARGENT

Le mauvais usage de l'argent fait l'objet de critiques virulentes dans les Evangiles. Rappelons la sentence forte selon laquelle nul ne peut servir deux maîtres, en l'oc-

currence Dieu et Mammon (l'argent personnifié, transformant un instrument en idole), car inévitablement il aimera l'un et pas l'autre, il méprisera l'un et pas l'autre (Mt 6, 24). La cause en est profonde : dans le cœur humain il n'y a pas place pour les deux. Mais si le problème c'est Mammon, ce n'est pas un pur problème de répartition des richesses : c'est la fascination exercée par l'argent, qui aboutit à le prendre comme maître. C'est ce rapport anormal à l'argent, qui est le problème. Et le remède, c'est le bon usage de l'argent, notamment comme le rappelle la parabole de l'intendant malhonnête (Lc 16,9) : « Faites-vous des amis avec le Mammon d'iniquité. » L'usage qu'en fait le Bon samaritain, ou l'obole exemplaire que donne la veuve (Lc 10, 25-37 et Mc 12, 38-44).

Détaché de toute relation naturelle aux objets, libre de toute autre médiation, l'argent se présente comme un simple moyen, en soi utile.

Dès lors, dans le *Compendium de la Doctrine Sociale de l'Eglise*, au n° 328, il est rappelé que « le salut chrétien est une libération intégrale de l'homme, libération par rapport au besoin, mais aussi par rapport à la possession en soi : 'Car la racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent. Pour s'y être livrés, certains se sont égarés loin de la foi' (1 Tm 6, 10). Les Pères de l'Eglise insistent sur la nécessité de la conversion et de la transformation des consciences des croyants, plus que sur les exigences de changement des

structures sociales et politiques de leur époque, en pressant ceux qui s'adonnent à une activité économique et possèdent des biens de se considérer comme des administrateurs de ce que Dieu leur a confié ». Et encore, au n° 329 : « Les richesses remplissent leur fonction de service à l'homme quand elles sont destinées à produire des bénéfices pour les autres et pour la société... Les richesses appartiennent à quelques-uns pour qu'ils puissent acquérir du mérite en les partageant avec les autres. Elles sont un bien qui vient de Dieu : ceux qui le possèdent doivent l'utiliser et le faire circuler, de sorte que les nécessiteux aussi puissent en jouir ; le mal consiste dans l'attachement démesuré aux richesses, dans la volonté de se les accaparer... »

L'ARGENT ET LE RELATIVISME

Les caractéristiques de l'argent expliquent aussi son lien avec le relativisme, cette idée dominante aujourd'hui qu'il n'y a pas de bien en soi, de culture commune, et que chacun définit à sa guise ce qu'on appelle des 'valeurs', sous réserve de la sacralisation de ce 'droit' même à choisir. Car

si on pense que le seul absolu est la relativité des choses et le respect de tout choix, l'argent est l'outil collectif qui permet l'échange sans appréciation autre que subjective. Lorsqu'il n'y a plus de valeur commune, c'est l'argent seul qui permet d'arbitrer entre les désirs des uns et des autres, soit à travers le marché, soit par une intervention publique et l'impôt. C'est aussi le moyen le plus souple de traiter en surface bien des problèmes. Son rôle naturel d'outil pour les échanges économiques se trouve ainsi acquérir une centralité artificielle. Mais l'argent ainsi utilisé se trouve devenir alors facteur d'éclatement de la société, réducteur de tout lien, source d'inégalités ressenties négativement, car sans fondement dans des liens ou des valeurs objectives.

Le risque spécifique central est alors l'argent pour l'argent, qui devient un but en lui-même. Or c'est justement sur ce plan que la Doctrine Sociale de l'Eglise diffère le plus nettement des systèmes de valeurs dominants. Pour ces derniers en effet, et pour la plupart des manuels d'économie, la société et l'économie doivent être neutres en termes de valeurs, avec le risque que le jeu économique et social ne soit régulé que par l'argent. Mais le problème est alors que l'argent sort de son rôle naturel, limité, instrumental, qui est d'être une mesure indispensable pour apprécier la dimension matérielle, économique, de tout choix, mais seulement cette dimension - qui n'est pas la seule ni même la principale. Il devient non seulement la mesure universelle, mais le seul but explicite de toute action économique. Il contribue au matérialisme pratique de nos sociétés de consommation.

Rappelons ce que disait Simmel : la force de l'argent est sa capacité à être une représentation universelle, formellement neutre, de toute valeur économique, stable face au flux qui emporte les choses. Ce pouvoir de l'argent, en soi utile, devient désormais le vecteur privilégié de l'individualisme social. On substitue cette médiation, supposée neutre, à des relations impliquant les personnes : c'est la volonté caractéristique des hommes de notre époque de ne pas lier leur liberté. De même, le passage d'une culture de la production et de l'épargne à une culture de la consommation marque une rupture, où l'argent a un rôle essentiel car, ainsi utilisé, il permet de satisfaire la composante hédoniste (jouissive) individualiste : on fait ce qu'on veut, puisqu'on paye. Certes, de nombreux

Qui n'a pas de valeur objective, ou qui proclame que chacun peut les construire à sa guise comme le fait notre société, n'a plus socialement d'autre moyen de confrontation des décisions économiques que l'argent.

champs restent en dehors de cette emprise, du moins en temps normal : la famille, les rapports amoureux, les décisions de justice. Mais ils se réduisent, et la frontière devient plus floue.

Cela ne condamne pas l'argent et son rôle, mais, conformément à l'Evangile et à la sagesse antique, cela suppose de le mettre en position de serviteur ou d'outil et non de maître. Mais pour cela il faut avoir des références claires et explicites, une idée du bien ou plutôt de l'exigence du bien : cela n'exclut pas d'avoir à choisir, cela ne donne pas de réponse toute faite, mais cela donne des points de repères, au moins la reconnaissance partagée qu'il y a des valeurs objec-

tives. Qui n'a pas de valeur objective, ou qui proclame que chacun peut les construire à sa guise comme le fait notre société, n'a plus socialement d'autre moyen de confrontation des décisions économiques que l'argent. Et alors celui-ci devient de fait le maître. Il y a donc une affinité profonde entre le relativisme moral et le rôle central donné à l'argent, qui devrait n'être qu'un instrument au service d'autre chose.

Ce rôle nouveau de l'argent est aussi un des ressorts de la financiarisation de nos sociétés. Car ce risque est plus aigu dans le cas des métiers qui traitent de l'argent en lui-même. Et si le rôle dévoyé de l'argent devient prépondérant, la fonction collective qui assure sa circulation et son emploi, la finance, ou plutôt les considérations d'ordre financier, se trouvent non seulement jouer un rôle disproportionné, mais elles sont elles-mêmes orientées dans un sens à la fois plus étroit et plus central. La récurrence des dérives de la finance suscite de graves questions, et la principale porte sur la hiérarchie des priorités effectives de ceux qui manipulent cet argent. De ce point de vue, ce qui est dénoncé comme financiarisation de l'économie et de la société est une tendance profonde de notre système de valeur collectif, et ne se limite pas à l'emprise croissante de la technique financière.

L'argent, notre ennemi ? Oui s'il devient notre maître. Et il devient notre maître si nous oublions notre Bien véritable. Non si nous le ramenons à son rôle d'instrument. Alors il peut être notre ami. ●

A RETROUVER SUR WWW.PROPERSONA.FR

En bref

COMMENT REMETTRE L'ARGENT À SA JUSTE PLACE ?

La critique du rôle donné à l'argent doit être à la fois radicale et lucide.

Radicale dans la dénonciation de la transformation de l'argent en une idole, qui permet de s'affranchir des rapports humains et de nos exigences éthiques fondamentales.

Radicale aussi dans la reconnaissance de l'affinité profonde entre le culte de l'argent et le relativisme qui est au fondement de la représentation que nos sociétés post-modernes donnent d'elles-mêmes.

Et lucide dans la mise en évidence de nos responsabilités éthiques, bien plus centrales dans nos dérives collectives que le jeu des techniques financières.

La citation

Nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et Mammon [l'argent personnifié], car inévitablement il aimera l'un et pas l'autre, il méprisera l'un et pas l'autre. »

EVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, 6,24.



Pour aller plus loin

Compendium de la Doctrine Sociale de l'Église,
2005, n° 328 et 329.

PIERRE DE LAUZUN,
L'Évangile, le chrétien et l'argent,
Cerf, 2004.

GEORG SIMMEL,
Philosophie de l'argent,
Quadrige/Presses universitaires de France,
1987/1999.